

Jean Fisette, *Pour une pragmatique de la signification*,
Montréal : XYZ éditeur, 1996, 299 p.

Jean Lauzon

Volume 8, numéro 2, printemps 1998

Défense et illustration de la vulgarisation philosophique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801083ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801083ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lauzon, J. (1998). Compte rendu de [Jean Fisette, *Pour une pragmatique de la signification*, Montréal : XYZ éditeur, 1996, 299 p.] *Horizons philosophiques*, 8(2), 137–141. <https://doi.org/10.7202/801083ar>

Jean Fisette, *Pour une pragmatique de la signification*, Montréal : XYZ éditeur, 1996, 299 p.

Jean Fisette nous offre une longue réflexion sur la sémiotique du philosophe américain Charles Sanders Peirce (1839-1914) dans la perspective d'une pragmatique de la signification, soit l'apport spécifiquement peircéen au vaste champ toujours ouvert aux modalités des opérations dédiées au savoir.

Pour qui n'est pas familier avec la sémiotique peircéenne, la lecture de cet ouvrage peut constituer un exercice passablement ardu. Il suffira de lire *l'Introduction à la sémiotique de C.S. Peirce* publié par le même auteur en 1990 pour quelque peu combler cette éventuelle lacune. Il faudra aussi se familiariser avec un univers sémiologique plus large pour établir quelques comparaisons théoriques et constater que loin d'être une science, la sémiologie est un art que Jean Fisette pratique par ailleurs fort bien. Considérant notre lecteur familier avec la phanéroscopie peircéenne, nous rendons compte ici du dernier ouvrage de Fisette en fonction d'abord de sa structure et ensuite du déroulement qu'il nous propose.

La structure du livre est ternaire. Trois parties divisées en autant de chapitres chacune constituent l'armature de cette publication par ailleurs complétée par une traduction inédite de plusieurs fragments des textes peircéens qui serviront de nouveaux fondements au lecteur intéressé à la poursuite de son étude. Trois parties qui correspondent iconiquement, dirons-nous, à la structure ternaire de la sémiotique peircéenne même : une priméité consacrée aux fondements des enjeux sémiotiques actuels; une secondéité dédiée aux relations qu'entretiennent entre eux les signes et leurs objets, et finalement une tercité qui nous entretient d'un prolongement de la théorie avec la notion de signe étendu et de mouvement de pensée, la sémiotique peircéenne se voulant une théorie de la cognition, répondant à sa manière à l'incessante question: «comment connaît-on?» À travers les multiples éléments de réflexion laissés par Charles Sanders Peirce, Jean Fisette cherche et arrive à reconstruire une cohésion autour de la notion essentielle de pragmatique, le postulat central étant que le signe ou la sémiose est action, soit une activité de production de nouvelles significations; *energeia* et non *ergon*.

D'abord les fondements. Il s'agit de situer le projet peircéen. Après les sémiotiques basées sur les travaux essentiellement linguistiques de Saussure et à sa suite Hjelmslev et Greimas, et bien qu'il soit leur prédécesseur, Peirce nous fait entrer dans une ère de plus en plus fréquentée des études sur le signe. D'un système sémiologique saussurien, on passe à une opération sémiotique peircéenne. Des propositions d'un Hjelmslev visant à présenter le langage comme

unité autonome, structure à l'appui, les propositions de Peirce nous conviennent à visiter davantage un imaginaire temporel où le signe, plutôt que d'être figé dans un environnement spatial discontinu, se meut à travers la conscience d'un temps qui passe, nécessairement accompagné d'une multiplication d'inférences tout azimuts. De la certitude on passe au faillibilisme ce qui, au regard de Fisette, constitue un symptôme d'épuisement d'une certaine modernité jadis attirée par le positivisme.

Ensuite, quelques précisions sémantiques. La notion d'interprétance chère à Peirce s'oppose au concept d'interprétation chéri par la tradition herméneutique. L'interprétance implique l'inclusion du sujet dans le signe qu'il contribue à produire à l'intérieur d'une double avancée de la signification et du progrès de la connaissance. L'interprétance produit des savoirs nouveaux, inédits, alors que l'interprétation de type herméneutique cherche à trouver et à constater la présence d'un sens en quelque sorte déjà-là, sans sujet créateur. Pour Jean Fisette, il y a là quelque chose d'impossible à accomplir dans la mesure où, dans la plupart des cas, les sources demeurent inaccessibles. Le sens en amont est donc voué à l'aporie et seule la signification en aval s'avère possible, tout en convenant que cette signification s'appuie en partie sur une épaisseur de sémoses antérieures au processus toujours actuel d'interprétance.

Autres précisions terminologiques. Chez Peirce, on peut aisément confondre le concept de «signe», avec celui de «fondement» ou de «representamen». Jean Fisette nous invite à considérer le representamen comme le sujet d'une relation triadique; le signe comme la relation triadique elle-même; et le fondement comme un representamen qui accède au statut de signe au sein d'un processus de formation d'un nouveau signe à naître. Ainsi, un representamen étant le résultat de sémoses antérieures, on redéfinira son objet pour accéder à un autre fondement nous faisant signe à nouveau, *ad infinitum*.

Deuxième partie : la relation à l'objet. Priméité de la secondéité, on revient au départ, cette fois en relation appréhendée avec l'objet même : la sémiotique peircéenne accompagnée de ses niveaux et processus triadiques. Plutôt que d'enfermer le signe dans une structure binaire, il s'agit de travailler à son ouverture pour enrichir le répertoire disponible et finalement distinguer l'opération exclusivement référentielle du signe de son action pragmatique comprise comme prolongement sémantique. Il s'agit d'imaginer le signe dans ses usages et développements à travers le temps. La trichotomie peircéenne permet de concevoir cette ouverture pragmatique puisqu'elle met en place les conditions logiques qui permettent à un representamen d'accéder éventuellement au statut de signe. Pour y arriver, il doit d'abord y avoir une sorte de représentation première, mise en

rapport avec un objet second pour un troisième appelé interprétant du signe. À ce stade, on atteint un niveau symbolique dans une sorte de continuité du savoir. Cette étape pourra devenir un nouveau fondement pour l'élaboration d'un nouveau signe, selon un processus spirale qui se poursuit théoriquement à l'infini.

Mais qu'en est-il du signe non-figuratif, demande-t-on au chapitre cinq? Si le premier niveau du signe est celui de l'icône, que faire d'un représentamen qui semble ne rien représenter? Aidé d'un corpus puisé chez Borduas et Gauvreau, Jean Fisette nous indique que ce type de représentation laisse en suspens toutes les valeurs déjà codifiées (suspension du «légisigne») pour relier directement l'iconicité à l'interprétance. Ne ressemblant à rien de connu, il est difficile de lier le non-figuratif à un quelconque objet. Celui-ci sera dès lors associé à l'acte même de la création. Aussi s'agira-t-il de fonder la représentation sur une sémiose toujours naissante, toujours de l'icône qui ne renvoie qu'à elle-même, affichant la totalité du processus triadique sous la notion d'hypoicône que l'on divisera en «image», «diagramme» et «métaphore», ces notions faisant notamment l'objet de la troisième partie de l'ouvrage.

Auparavant et pour clôturer cette seconde partie, l'auteur nous invite à considérer les trois niveaux de fonctionnement du signe entrevus au chapitre quatre, en fonction de trois types de manifestations symboliques. Tout en faisant état d'une superposition des trois instances du fonctionnement sémiotique, ces manifestations n'en demeurent pas moins fort différentes quant aux directions empruntées par leurs cheminements réciproques. Dans chacun des cas, un contexte pragmatique est à l'oeuvre et des voix se manifestent, que l'on nomme «scribe», «museur» et «interprète», respectivement d'ordre premier, second et troisième. Les exemples proposés par Fisette traitent d'un rêve, qui s'élabore à partir d'un état obscur de priméité; d'un conte pour enfant, où c'est la relation de communication à un objet qui s'affiche première, alors que le texte littéraire se pose comme objet symbolique déjà constitué, donc troisième. Dans tous les cas, un scribe (présent) est à l'oeuvre, en rapport avec un museur (passé), en fonction d'un interprète (futur). À travers ces instances superposées, il s'agit de considérer l'aller-retour constant qui s'instaure entre le scribe et l'interprète, dans une sorte de fonctionnement sensuel de la pensée.

Troisième partie, plus abstraite. Chapitre sept : représentation, iconicité et pragmatisme. Avant l'interprétant final, quelques précisions notionnelles et terminologiques. Le «pragmatisme» est le cadre épistémologique où s'inscrit la sémiotique peircéenne; l'«icône» constitue le fondement de la représentation alors que l'«iconisation» exprime la condition de sa réalisation. L'iconisation implique de

fait le processus de représentation en acte. Se voulant une théorie cognitiviste, la logique peircéenne nous indique que nous connaissons le monde par des représentations alors saisies comme signes soumis à l'interprétance. Penser, c'est manipuler des signes ou des icônes que nous lions à des objets pour naître au monde, connaître dans une sorte de sensation raisonnable que l'on identifiera ici au processus même de l'intelligence.

Chapitre huit : retour à l'hypoicône comme representamen iconique pur n'existant que pour lui, en attente de signification! L'icône étant la forme première de la relation à l'objet, l'hypoicône sera un mode d'être de l'icône, comme pure fonction de représentation toujours sans indice, suggérant donc l'idée de carence, de vague et d'incomplétude impliquant une position d'attente. On y distinguera «l'image, le diagramme et la métaphore», tous des possibles gisant dans l'ombre de l'icône, du sensible de l'image vers l'abstraction de la métaphore et vice et versa; l'hypoicône comme espace virtuel, lieu obscur et forme logique de la sensation raisonnable qui nous plonge dans l'imaginaire.

Chapitre neuf : dernier. La métaphore, le signe étendu et le mouvement de pensée. Le concept de «signe étendu» renvoie aux relations multilatérales de plus en plus complexes qui se manifestent entre les divers constituants ou instances du signe à mesure qu'il se déploie à travers le processus sémiotique. Le representamen artistique sera le type même du signe étendu dans la mesure où il sollicite plusieurs parcours interprétants. Jean Fiset s'affiche contre toute notion d'auto-suffisance relative à l'oeuvre d'art, celle-ci incluant toujours son propre prolongement sémiotique. Anti-déterministe, cette position rend compte d'une nouvelle conscience face à l'illusion d'une modernité essentiellement rationnelle, nouvelle conscience présente dans la pensée peircéenne et que l'on reconnaît ailleurs sous le nom de post-modernité.

Quant aux liens entre le signe étendu et l'hypoicône, ils se tissent dans une plongée dans l'abîme, dans une sorte d'inconscient vague proche de l'inconscient freudien. Dans les deux cas, et bien que chez Peirce cette notion concerne surtout l'idée d'une collectivité alors que pour Freud elle touche d'abord l'individu, il s'agit de remettre en cause la sécurité des croyances. Devant l'oeuvre d'art, on plonge alors dans l'hypoicône pour déstabiliser certains acquis et régénérer nos représentations, jusqu'à ce qu'un certain point de satisfaction soit atteint. Pour en finir, ou commencer, avec la métaphore, Jean Fiset nous invite à considérer l'instabilité qu'elle introduit entre les mots et les objets du monde, et à apprécier l'éventuelle richesse potentielle pouvant se dégager du mouvement ainsi engendré. Plutôt que

de contenus, c'est de mouvance que la sémiotique peircéenne semble nous entretenir. Plutôt que d'une destination, c'est d'itinéraires dont il est question; celui de Jean Fisette demeure à visiter pour qui la sémiotique excite la raison des sens.

Et quant à la notion de vague, omniprésente, elle exprime aussi le flux et le reflux de la connaissance, jamais la même. Et c'est ainsi que l'on semble entendre, au loin, la voix du museur Héraclite qui veille au grain...

Jean Lauzon
Université du Québec à Montréal